

Que faire des classes moyennes ? de Nathalie Quintane
Fairy Tale d'Hélène Zimmer

Alice Michaud-Lapointe

Numéro 261, été 2017

Peut-on choisir ses formes de vie ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86948ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Michaud-Lapointe, A. (2017). Compte rendu de [*Que faire des classes moyennes ?* de Nathalie Quintane / *Fairy Tale* d'Hélène Zimmer]. *Spirale*, (261), 36–38.

TENIR LE RANG

PAR ALICE MICHAUD-LAPOINTE

QUE FAIRE DES CLASSES MOYENNES ?

de *Nathalie Quintane*

Éditions P.O.L., 2016, 105 p.

FAIRY TALE

d'*Hélène Zimmer*

Éditions P.O.L., 2017, 288 p.

Dans l'un des derniers chapitres des *Années 10*, publié en 2014, Nathalie Quintane écrivait : «*[Il faudrait commencer par purger tout ce qu'on a à dire sur les classes moyennes; il faut vidanger tout ça.*» Deux ans plus tard, l'écrivaine répond à cet impératif de nettoyage exhaustif, de dégoisement profond, avec un nouvel essai qui prolonge sa réflexion autour des discours – tantôt convenus, tantôt déroutants ou stériles – qui teintent aujourd'hui la notion de classe moyenne en France. Ni vraiment tentative d'épuisement d'un sujet (rappelons-nous de *Chaussure*, en 1997, et de l'examen méthodique et conceptuel de l'objet éponyme qui y était effectué!) ni pamphlet ou essai, *Que faire des classes moyennes ?* est un texte où une froide lucidité côtoie un humour féroce et critique; c'est un espace de résistance corrosive au sein duquel sont brassés puis détournés idées reçues, poncifs, non-sens, truismes relatifs à l'existence de cette classe à la nature indécidable. Classe «*pas fiable*» même, si l'on en croit l'auteure, notamment en raison de cette impossible adéquation qui se foment dans la langue entre une certaine façon de *vivre* le réel et de le *raconter* a posteriori.

Préférant les détours inventifs et les bifurcations aux sentiers battus, Quintane exprime, par sa pensée imperméable aux injonctions génériques ou politiques consensuelles, ce que d'autres – écrivains, politiciens, hommes d'affaires – choisissent d'effleurer en surface, soit «*l'insatisfaction congénitale*» des classes moyennes et les interdits qu'impose un système qui fait carburer des humains à la honte de n'être pas encore *là* où il faudrait, à la peur de perdre leur petit dû, leur rang déjà si durement acquis. L'écrivaine repart donc d'études chiffrées sur le salaire médian, puis glisse vers la théorie imagée du morceau de sucre (qui remonte par capillarité avant d'être absorbé par un

liquide), convoque ensuite la métaphore de l'achat de la fameuse armoire à glace (signe d'entrée dans la classe moyenne au XIX^e siècle), pour en venir à s'interroger sur les assujettissements de cette classe et sur ses formes de vie mouvantes ou prédéterminées. Est-il possible de s'inventer au-delà des discours fallacieux et des fausses promesses de places hiérarchiques achetables, de reconnaître de loin les messages destinés aux sérialités de masse, d'espérer *autrement*, un peu à côté de ce qui est pointé du doigt comme étant le bon vivre-ensemble, la normale et «souhaitable» assignation à un lieu prescrit et fixé par autrui? Au fil de ses œuvres – certaines à l'expérimentation formelle plus radicale –, Quintane a défendu l'idée selon laquelle la fabrication des conditions de vie commune ne pouvait se réaliser à partir d'une volonté morale de «bien faire», d'une lubie désuète et inopérante de construire sa subjectivité «comme il le faut» (soit en calquant un modèle donné, soit en s'assimilant ou en s'effaçant aveuglément). Comme elle l'écrivait dans *Tomates* (2010) : «*Le pouvoir "pouponne" et invite à faire l'âne pour avoir du foin.*» Chose certaine, Quintane n'est pas de celles qui cajolent ou infantilisent, mais plutôt de celles qui décrivent de l'intérieur, qui remettent au goût du jour le mot «débonnaire» pour évoquer un phénomène de déni grandissant, qui s'incluent au cœur de la fustigation pour mieux cerner un problème systémique – ce texte étant, après tout, «*par tout ce qui précède [...] un produit de la classe moyenne*».

Dégager la langue

Empruntant le chemin de la fiction, l'écrivaine et cinéaste Hélène Zimmer se range, elle aussi, avec son premier roman, *Fairy Tale*, publié à quelques mois d'intervalle chez le même éditeur, aux côtés de ceux qui appellent à la critique urgente d'un

mode de vie encourageant le principe d'«aménagement du bonheur», qui vise à structurer celui-ci parfaitement, méthodiquement, malgré l'étranglement financier, les aspirations personnelles frustrées et les obligations brutales du quotidien. Portrait d'un ménage en France périphérique : Coralie dit «*J'en peux plus*» dès la page 19 ; le personnage de Loïc, son conjoint, est au chômage depuis deux ans (licenciement économique). Avec Popo, Titi et Lulu – surnoms qui semblent au départ interchangeable mais qui, surtout, confinent ces trois enfants à performer leur rôle de progéniture, à demeurer bien mignons mais économiquement et symboliquement une charge pour leurs parents –, les cinq personnages forment ce qu'on pourrait encore appeler une famille de la classe moyenne, qui lutte au jour le jour pour ne pas basculer dans l'autre classe, pour ne pas arriver à ce moment fatidique que décrit Quintane dans *Les années 10*, celui où «*on pressent que demain ce ne sera plus ça*».

QUINTANE EXPRIME [...] «L'INSATISFACTION CONGÉNITALE» DES CLASSES MOYENNES ET LES INTERDITS QU'IMPOSE UN SYSTÈME QUI FAIT CARBURER DES HUMAINS À LA HONTE DE N'ÊTRE PAS ENCORE LÀ OÙ IL FAUDRAIT, À LA PEUR DE PERDRE LEUR PETIT DÛ, LEUR RANG DÉJÀ SI DUREMENT ACQUIS.

Fairy Tale expose des mondes familiaux, professionnels, conjugaux où les mots, lorsqu'ils parviennent à émerger, ne peuvent qu'être hurlés, beuglés, vociférés, car la langue qui domine est celle du ressentiment banalisé, de la vindicte devenue presque inconsciente. Une langue qu'on ne choisit pas nécessairement, mais qui s'installe insidieusement et écrase l'amour, l'empathie, les désirs futurs, la vie autrefois rêvée ; bref, une langue-barrière où les «*Putain!*», «*Ta gueule*», «*Fais pas chier*» répondent de façon décalée aux «*Comment tu expliques cet échec Coralie?*» assénés par Mouret, patron de cette dernière et directeur de Bonnin, magasin grande surface dont le slogan de vente est «*La grande vie à prix riquiqui*». Quotidiennement, au travail, Mouret harcèle Coralie en lui rappelant sa précarité et le caractère substituable de sa place au sein de l'entreprise : «*Vous êtes Bonnin! Oui c'est la crise! Ça pleure dans les chaumières! Et alors? [...] Ça pleure parce qu'on veut sa table en teck pour organiser des apéros d'enfer! Ça pleure parce qu'on veut son économe ultra-performant pour*

impressionner son petit mari en épluchant les concombres, ça pleure parce qu'on meurt d'envie de son tapis enchanté... [...] Ce produit-là, on est les seuls à le proposer! Les seuls sur le marché! Notre plus-value à nous, c'est la créativité!»

La langue de Mouret est pourtant tout sauf créative, elle est figée dans une logique capitaliste inébranlable, programmée pour attirer le consommateur moyen qui cherche à autovalider son avancement *dans la vie* par une matérialisation outrancière, une accumulation de biens culturels dont l'idée de possession supplante les objets mêmes. Coralie et Mouret ne peuvent plus se parler, se comprendre, tant leurs formes de vie et leurs modes de communication entrent en collision : Mouret s'adresse à Coralie comme si elle faisait partie de l'ordre régulier des employés qu'il rudoie, que son individualité se reflétait par des comportements et une attitude conformes à ce que devraient être ceux de sa classe, alors que la jeune femme n'est plus habitée par cet «*optimisme noir, positivement délirant*» dont parle Quintane, mais par une colère de fond qui croît presque à son insu, et qui, en elle-même, est une dérive se traduisant par une dissémination de la langue communicationnelle. Quintane évoque d'ailleurs en passant le documentaire de Guy Debord, *In girum imus nocte et consumimur igni*, dans lequel celui-ci disait des salariés de la classe moyenne qu'ils sont «*séparés entre eux par la perte générale de tout langage adéquat aux faits, perte qui leur interdit le moindre dialogue*». Il semble ainsi ne plus rester aux laissés-pour-compte qu'une parole amoindrie et informe, un résidu de langage brouillon, violent en son essence, qui porte en lui une part de ressentiment très certaine, mais aussi le germe d'un idéal de révolte, à la fois dépassé et toujours à venir.

La vie carton-pâte et ses décors

À ce sujet, Nathalie Quintane apporte – non sans un plaisir évident – certaines nuances nécessaires : si le ressentiment et l'envie de révolte peuvent coexister dans l'esprit d'une personne, il y a aussi, pour l'écrivaine, les «*balais dans le cul*» de la classe moyenne (décrits par Debord), ceux qui se sont «*affaïsés*» ainsi que ceux qui optent pour le «*retrait mélancolique*». Les catégories demeurent toutefois mouvantes : il n'est pas dit que le ressentiment n'est pas teinté de mélancolie ou qu'un geste d'affaïsement ne découle pas directement d'un sentiment d'injustice persistant. Mais comment, concrètement, redéfinir ces manières d'être, ces modes de vie, ces gestes et ces pratiques collectives et individuelles en fonction d'une puissance intrinsèque – idée qui nous ramène à la pensée d'Agamben sur les possibilités de vie – ou encore, plus simplement, comment

faire en sorte que la réflexion sur les formes de vie des classes moyennes redevienne matière à discussion sérieuse? Quintane traite, comme elle le dit, de la classe moyenne, elle parle pour elle, contre elle, avec elle, refusant le statu quo, l'impression du «*tout est ainsi parce que tout est ainsi*», les formes de vie étant non seulement indissociables des subjectivités des individus, mais pouvant aussi poser de réels problèmes, demander à être analysées, comprises, acceptées, voire contestées ou vivement combattues.

SELON QUINTANE, « PUNIR LE RÉEL, C'EST NI PLUS NI MOINS CE QUI FAIT TENIR LES CLASSES MOYENNES DEBOUT » : QUE DIRE LORSQUE C'EST LE RÉEL QUI LES DEVANCE ET SE CHARGE DE LES PUNIR ?

Au fil du roman de Zimmer, on peut également voir se profiler dans le personnage de Coralie cette volonté de remettre en question les modes de communication, les inclinations et les causalités qui rendent sa vie de famille invivable. Coralie voit son existence comme une question à régler. Et la solution, plutôt que d'arriver par une introspection profonde ou une rébellion socialement engagée, survient comme par magie, via l'émission de télé-réalité *Fairy Tale*, qui donne des deuxièmes chances aux chômeurs ne réussissant pas à se retrouver du travail. En zappant, Coralie tombe donc par hasard sur cette émission insipide : n'ayant plus rien à perdre, elle y inscrit son conjoint, Loïc. Il décide d'y participer à contrecœur et se trouve par miracle un emploi chez un boucher. Le constat qui en résulte pour le lecteur n'en est que plus terrible, car bien que les personnages demeurent supposément conscients des discours marketing et des incitatifs de consommation qui régissent leur vie et la polluent, ils se laissent assujettir et sauver une nouvelle fois par un type de forme de vie faussée, télé-réalité de carton-pâte emblématique d'une idéologie économique visant à humilier, à montrer à quel point le système punit et récompense comme bon lui semble. Nul hasard, ainsi, si Coralie, par un cruel effet de boomerang, perd à son tour son emploi à la fin du roman. Selon Quintane, «*[p]unir le réel, c'est ni plus ni moins ce qui fait tenir les classes moyennes debout*» : que dire lorsque c'est le réel qui les devance et se charge de les punir ?

Atmosphères « autres »

«*Construire des formes de vie autres, c'est aussi construire des regards autres sur les "problèmes"*

que nous propose l'ordre dominant», affirme Rancière dans son plus récent essai, *En quel temps vivons-nous?* Cette idée selon laquelle des «*regards autres*» pourraient permettre d'altérer (et, au mieux, de rendre caducs) les discours défaitistes, les rhétoriques promouvant la peur de l'autre, la surveillance obsessionnelle de son voisin, les conversations se terminant par des «ça suffit!» généralisés – «*Ça suffit le travail, ça suffit les grèves [...] ça suffit les Roumains, ça suffit les Roms, ça suffit aussi les Arabes [...] ça suffit les limaces, les vers, les ours et les moutons...*» – se retrouve également dans *Que faire des classes moyennes?* Or Quintane ne parle peut-être pas tant de «regard» en soi que de la nécessité de casser l'ambiance morale et intellectuelle dominante, soit l'«atmosphère» qui influence profondément le peuple dans ses configurations et engagements individuels ou collectifs et à partir de laquelle circulent tous les messages socioculturels, économiques, politiques.

Si, avec une pointe d'amertume aux accents sophistes, l'écrivaine énonçait dans *Tomates* que «*[l]a littérature n'est pas accessible au grand public. Le grand public veut faire la fête. La littérature c'est la fête*» et que «*l'insurrection ne peut avoir lieu dans un livre*», l'évocation de la littérature, cette fois, surgit de façon beaucoup plus lumineuse, comme l'une des rares portes de sortie pouvant mener à la recreation d'une atmosphère vivable, protégée des régimes forcenés et des réflexes de résignation systématiques. Et à voir comment Quintane se désole que les classes moyennes ne soient plus capables de comprendre ce qu'elles incarnent de biscornu, d'in vraisemblable, d'intrinsèquement inquiétant, on se doute que c'est encore une littérature aux formes esthétiques composites et désobéissantes qui lui vient en tête lorsqu'elle pense à des formes de langage capables de refaçonner des espaces communs de dissidence. Le roman d'Hélène Zimmer, écrit presque tout en dialogue, sous l'autorité d'une parole toujours offensive, s'avère lui aussi étonnamment moins conventionnel qu'il n'en a l'air au premier abord, comme si la recherche formelle se fondait subtilement sur ces échanges de paroles dures qui fusent et laissent peu de répit à un lecteur imposteur qui semble tombé là par inadvertance et à qui on octroie le rôle inconfortable d'assister à la destruction lente d'un microcosme. Investiguer la nature des impostures à venir, des zones de tension encore envisageables, voilà donc ce qui semble encore concourir à l'invention de positions critiques nouvelles, de «*regards autres*», et à rappeler que l'expérimentation, prise en tant que manière de *faire* et de *penser*, demeure un choix de résistance politique, une «*purge*», pour le dire avec Quintane, aux formes créatrices indéterminées et souveraines. ■